

«mégashow» à la cubaine



L'idée d'organiser à La Havane une Biennale d'art contemporain du tiers-monde a vu le jour en 1982, après la disparition du peintre cubain Wifredo Lam. L'objectif de l'institut qui porta dès lors son nom était conforme à l'idéal de Lam : promouvoir l'art moderne de Cuba, d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique au sein de la culture universelle. Si la première Biennale, en 1984, était exclusivement consacrée à l'art latino-américain, les suivantes ont illustré la solidarité cubaine avec le tiers-monde.

Cette cinquième Biennale est un «mégashow» : 700 œuvres, 170 artistes provenant de 40 pays, répartis dans 17 lieux d'exposition disséminés dans toute la ville, ce qui n'a guère favorisé la cohérence et la clarté de l'ensemble. Les thèmes de l'émigration ou de la marginalisation ont donné lieu surtout à des installations d'artistes pour la plupart très jeunes, au détriment de la peinture et de la sculpture, très peu représentées. Mais, trop accumulées, ces installations perdaient toute force. Parmi elles, les meilleures contributions restaient celles de Cubains tels que Koho ou Tania Bruguera. Les moyens financiers ayant été

restreints et insuffisants cette fois pour découvrir et faire venir des talents de tout l'hémisphère sud, il semble que ce soit le critère arbitraire de la proximité avec Cuba qui a déterminé les choix.

Pour les organisateurs, il était donc de plus en plus difficile de rester fidèles à l'idéal de Lam d'une plate-forme unique vouée à l'art contemporain du tiers-monde. La chute du bloc de l'Est et des pays socialistes, très néfaste à l'économie de Cuba, a sérieusement ébranlé les principes sacrés de la révolution cubaine. Ayant perdu toute influence, Cuba n'est plus capable de représenter et de promouvoir les cultures d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Toute la vie culturelle traverse une phase de transition. Les artistes du sud de la planète sont de plus en plus nombreux à s'établir dans le nord. Venise et Cassel, les «meccas» occidentales de l'art contemporain, arborent aujourd'hui

fièrement l'étiquette du multi-culturalisme et lancent des artistes «exotiques» jusque-là inconnus, censés apporter un sang nouveau à un art moderne exsangue. La Havane attirait une élite culturelle avide de scènes alternatives ainsi que des collectionneurs prêts à spéculer à moindres frais sur un artiste susceptible de devenir rentable.

En dépit de ses principes, la Biennale a conservé des allures élitistes. Le public local ne fréquente guère les espaces d'exposition.

dans un pays devenu exsangue, la Biennale de La Havane a perdu son âme de pionnière du tiers-monde

Difficile de s'intéresser à la culture quand on a le ventre vide, or les Cubains consacrent tout leur temps à lutter pour leur survie. Malgré le professionnalisme de son organisation, la Biennale a manqué d'authentiques découvertes. Elle a bel et bien perdu son esprit de pionnier. **INÈS ANSELMÍ**
Une partie importante de la Biennale est montrée au Ludwig Forum für Internationale Kunst, Jülicher Str. 97-109, 52058 Aix-la-Chapelle, tél. : 241/18070, jusqu'au 11 décembre.



● Dans ses «tableaux photographiques» d'oiseaux en liberté, Jean-Luc Mylaine invente un espace inédit, où nos repères visuels sont balayés. Ces images présentent un monde qui, sous des dehors familiers, s'avère absolument étranger, nouveau, captivant. La galerie Barbier-Beltz lui consacre un one man show sur son stand de la Fiac (du 8 au 16 octobre).

● Bruno Rousselot, David Lasry, Gary Lang et Stephen Westfall représentent un courant peu montré de la jeune peinture new-yorkaise : une peinture géométrique sans dogmatisme, mais au contraire subjective, voire lyrique. Galerie Zürcher, 56, rue Chapon, 75003 Paris, tél : 42 72 82 20, jusqu'au 29 octobre, et à la Fiac.

En haut, de gauche à droite : Avsar Vahap (Turquie), Come whoever you are.

Koho (Cuba), Regata, détail de l'installation.

A gauche : Rafael Cauduro (Mexique), Têtes de morts, calvaires et autres calamités, vue de l'installation.
© Werner Gadliger.